LES ÉTUDES LATINES DANS LE MONDE[1]

(Suite[1])

I. — En Allemagne

Le monde savant se demande avec curiosité — sinon avec inquiétude — quelle répercussion ont eue sur les études classiques d'abord l'établissement du régime nazi, puis l'écroulement de l'Allemagne.

La situation a été étudiée récemment dans les séances d'un Congrès d'archéologues et de philologues allemands réuni à Hinterzarten (Forêt-Noire), au cours desquelles a été fondée une *Gesellschaft für die Erforschung des klassischen Altertums* (Comité directeur : B. Snell, F. Matz, J. Vogt, H. Krahe). Avaient été invités à cette réunion deux de nos confrères suisses, Mlle J. Ernst et M. W. Rüegg, qui m'ont fait tenir l'un et l'autre des comptes-rendus précieux dont j'extrais les renseignements suivants :

L'impression générale est celle d'un fléchissement des études classiques, surtout dans le cadre secondaire, mais en même temps d'un effort courageusement amorcé et systématiquement ordonné pour reprendre la tradition interrompue, et de la nécessité où se trouve l'Allemagne de chercher recours et appui dans les milieux scientifiques étrangers.

Si nous nous bornons à constater un état de fait, voici à peu près comment on peut dresser le bilan des efforts et des résultats déjà obtenus :

Pour les Revues, je renvoie au tableau présenté ci-dessus dans ma Chronique (p. 94).

Dans le domaine de la bibliographie, il faut enregistrer la fin de ce qu'on appelait le « Bursian », édité par la maison Reisland de Leipzig : les *Jahresberichte über die Fortschritte der Altertumswissenschaft*, qui constituaient une précieuse orientation périodique, seront difficilement remplacés ; quant à la *Bibliotheca philologica classica*, elle était devenue, à la suite de remaniements successifs, une sorte de doublure, déficiente sur plus d'un point, de l'*Année philologique ;* diverses tentatives de ren-

1. Cf. cette *Revue*, en dernier lieu : t. XVII, 1939, p. 52, et t. XXVI, 1948, p. 89.

flouement, en particulier par appel à des secours étrangers, ne semblent pas près d'aboutir.

Le *Thesaurus linguae latinae*, à la suite de tractations avec divers pays étrangers et de démarches de l'Unesco par l'entremise de la Fédération des Associations d'études classiques, est désormais publié sous l'autorité d'une Commission internationale, présidée par M. Manu Leumann de Zürich, dans laquelle sont représentés, à côté des Académies allemandes, les principaux pays intéressés : Autriche, Danemark, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Suède, Suisse (le signataire de ces lignes est le représentant de notre pays). J'ai indiqué à différentes reprises où en était la publication (cf. en dernier lieu cette *Revue*, t. XXVI, p. 83) ; aux dernières nouvelles, le fascicule V, 2, 11 (Expauesco-Expono) était en distribution, d'autres fascicules complémentaires de E, I, M, prêts en manuscrit.

La *Realencyklopädie* de *Pauly-Wissowa-Kroll*, continuée par K. Ziegler, a publié en 1948 le tome Tyrrhener-Valerius et en 1949 le tome Palatinus-Paranatellonta ; le tome Paranomon-Pax a dû paraître cet automne et sera suivi à bref délai de Pigranes-Plo ; on a procédé à la réimpression de trois des nombreux volumes détruits ; sont livrables les tomes Aal-Hestia. Mais l'entreprise ne pourra être poursuivie que si le nombre des souscripteurs, qui s'est trouvé réduit par suite des événements de guerre, retrouve à peu près le niveau de 1939.

Pour le *Corpus inscriptionum latinarum*, on travaille actuellement aux Index du tome VIII.

Pour la *Prosopographia imperii Romani*, A. Stein, de Prague, achève le manuscrit de la lettre H.

Dans le domaine de l'archéologie, Brunn, *Denkmäler griechischer und römischer Skulptur*, en est au fascicule 160 ; Arndt, *Einzelaufnahmen antiker Skulpturen*, au volume XVII B (Halbserie) ; dans Hermann, *Denkmäler der Malerei des Altertums*, le fascicule 5 de la série II est en préparation.

A Berlin, la *Kommission für spätantike Religionsgeschichte* a repris ses travaux, et il faut signaler la fondation d'un *Institut für hellenistisch-römische Philosophie*.

Dans les Collections de textes anciens, la *Bibliotheca Teubneriana* a commencé la série de ses réimpressions : Catulle de Schuster, Horace de Klingner ; la maison Weidmann, transférée à Francfort, projette la reprise des *Haupt-Kommentare*, avec un Dialogue des orateurs de Gungerich. Le Leibniz-Verlag, de Munich, entreprend une *Bibliotheca scriptorum graecorum et latinorum Monacensis*.

Il n'y a pas à conclure. Les renseignements que nous livrent les rapporteurs sont précieux du fait que nos relations scientifiques avec l'Al-

lemagne sont encore très précaires ; mais il va de soi qu'ils ne peuvent constituer que les éléments d'un fichier, en attendant que la réorganisation ébauchée ait porté ses fruits et puisse prêter à un jugement d'ensemble.

II. — En Pologne

En attendant de pouvoir publier un tableau complet des études latines en Pologne à la date où nous sommes, je crois devoir résumer un Rapport historique fourni par le *Bulletin de l'Académie polonaise des sciences et lettres* (Centre polonais de recherches scientifiques de Paris), n° 4, qui vient de paraître en décembre 1949.

Au Moyen Age, la production littéraire en langue latine l'emporte sur la production en langue nationale, et la Renaissance produit quelques poètes latins remarquables, précurseurs de l' « Horace sarmate », Kazimierz Sarbiewski, qui illustra le XVII^e siècle. Il faut cependant attendre le XIX^e siècle pour voir les études latines proprement dites prendre leur essor, sous l'influence de l'Allemagne, avec le Dantzicois G. E. Groddeck, qui fut dans sa chaire de Vilna le promoteur de la philologie classique ; son élève, le poète Adam Mickiewicz, enseigna la littérature latine à l'Université de Lausanne.

Les désastres politiques entraînèrent la décadence des Universités polonaises et, par suite, celle des études classiques. La Renaissance vint par la Posnanie, et de nouveau sous l'influence de l'Allemagne : le lycée de Posen fut une pépinière de maîtres en philologie classique : L. Cwiklinski devait être le fondateur de la Société polonaise de philologie, et K. Morawski le président de l'Académie polonaise des sciences et lettres ; le premier, enseignant à Lwow, et le second, à Cracovie, formèrent une génération de savants non seulement aptes à faire progresser la science, mais capables aussi de rédiger leurs publications en latin, de sorte que leur œuvre n'a pas échappé aux travailleurs occidentaux.

Au XX^e siècle, la science polonaise, d'une part, rejette la tutelle exclusive des savants allemands pour multiplier les contacts avec la science occidentale, surtout française et italienne, d'autre part, par la création de chaires dans les Universités, elle aborde le champ des disciplines spéciales : histoire, archéologie, linguistique ; c'est l'époque des Witkowski, Krokiewicz, Zielinski, Bienkowski, Michalowski, Bulanda, Turyn, Klingner, Rozwadowski, Safarewicz, Kurylowicz, Otrebski, Kowalski, Przychocki, Oko, Poplawski, Ganszyniec, dont plusieurs sont ou ont été membres de notre Société et ont collaboré à nos Revues.

Depuis la guerre, l'enseignement classique (particulièrement latin) est assuré à Cracovie par Sinko et Hammer, à Varsovie par Krokiewicz et Kumaniecki, à Poznan par Sajdak et Dziech, à Wroclaw (ancien

Breslau) par Strzelecki et Krokowski, à Lodz par Schnayder, à Torun par Srebrny et Skimina, à Lublin par Plezia, ainsi que par plusieurs assistants dans ces diverses Universités.

Il faut ajouter que la *Société polonaise de philologie* publie deux Revues scientifiques, *Eos* et *Kwartalnik Klasyczny*, et qu'une Revue, *Meander*, a pour objet de répandre dans le public cultivé la connaissance des choses de l'antiquité. Le Musée de Varsovie possède depuis 1938 une *Collection d'art antique* qui a été tant bien que mal restaurée après les ravages de la dernière guerre. Un Comité polonais s'est créé pour la constitution d'un *Thesaurus totius latinitatis Polonorum* qui comprend déjà plus de 500,000 fiches pour des dépouillements qui vont de l'an 1000 à 1500 environ. Enfin, une *Bibliographie de la philologie classique en Pologne* a été publiée par W. Hahn.

Il faut dire en concluant que le désir de faire participer le public cultivé à la culture antique a conduit de tout temps les latinistes polonais à consacrer à des traductions le principal de leur labeur. De plus, ils se sont trouvés gênés par le peu de diffusion de leur langue maternelle ; inconvénient auquel ils ont paré en employant généralement le latin pour leurs publications scientifiques. Enfin, ils ont eu souvent à souffrir, au cours de l'histoire, de circonstances politiques difficiles ; leur contribution à la science internationale n'en est que plus digne d'estime.

III. — Aux États-Unis

Un Rapport intitulé *The study of the Classics in the United States* a été publié par M. Herbert Pierrepont Houghton dans le deuxième volume de la Revue *Humanitas* de l'Université de Coïmbre (Portugal), 1949, p. 345-359. Je suis heureux de pouvoir en extraire quelques éléments concernant les études latines.

L'auteur du Rapport remonte aux temps lointains de la colonisation, où apparaissent en Virginie le premier Collège à Williamsburg et la première Université à Charlottesville, en Nouvelle-Angleterre les Collèges et Universités fondés sur le modèle d'Oxford et Cambridge, en particulier le Collège Harvard, qui devait être le centre des études classiques en Amérique pendant un siècle ; de là essaimèrent les fondations qui répandirent la culture classique au cours du XVIII^e^ siècle : Yale, rival de Harvard, puis Columbia et Pennsylvania ; enfin, après la guerre de libération : Princeton, Hamilton, Dartmouth... De 1820 à 1920, les États-Unis passent pour avoir accompli leur grand stade de civilisation, pendant lequel la culture classique s'étend des États de l'Est jusqu'à la Louisiane et au grand Ouest, tandis que commence pour les études classiques la période productive : livres d'étude, premières éditions et

commentaires. Seulement les professeurs devaient aller chercher leur formation supérieure en Europe, surtout en Allemagne, à Göttingen, Heidelberg, Berlin, Leipzig, rarement en Angleterre et en France : c'est sur le plan d'une Université allemande qu'est fondée Johns Hopkins à Baltimore, où devaient s'illustrer Gildersleeve pour le grec et K. Flower Smith pour le latin ; Johns Hopkins, puis Harvard et Yale forment les nouveaux maîtres qui vont peupler les quelque six cents collèges et universités de la Nouvelle-Amérique, tandis que les fervents de la culture classique se groupent dans l'*American Philological Association* et ses nombreuses filiales. Les « high schools » offrent jusqu'à quatre années de latin, et les collèges de « liberal arts » exigent le latin de tous les élèves de première année. Les séminaires catholiques maintiennent naturellement le prestige du latin, tandis que la plupart des autres groupements confessionnels en réduisent l'étude, inaugurant une réaction qui commence à se faire sentir vers la fin du siècle.

Avec le XX^e^ siècle s'amorce, en effet, un mouvement de déclin, qui s'est précipité à la faveur du bouleversement des deux guerres ; maints observateurs s'accordent à dater de 1920 une décadence des études classiques. Ce n'est pas que les organismes scientifiques n'aient pas, même pendant cette période, manifesté leur vitalité : entreprises d'exploration archéologique en Europe, publication de collections comme la *Loeb Library*, de périodiques, comme l'*American Journal of philology*, le *Classical Journal*, le *Classical Weekly*, le *Classical Outlook* et *Bulletin* ; travaux de maîtres, parmi lesquels il est impossible de ne pas nommer au moins les spécialistes de la philologie : Bennett, Merrill, Morris, Moore, Kirby Smith, Gudeman, Nutting, Post, Wilson, Pease, Rand, Kent, Sturtevant, et bien d'autres qui honorent les chaires des vingt-cinq ou trente Universités fidèles à la tradition classique. Seulement, dans cette période même où la science est à l'honneur, les études paraissent en déclin : l'enseignement s'oriente vers les techniques et le modernisme, le chiffre des étudiants classiques diminue, le nombre des « high schools » qui comportent l'étude du latin a passé des milliers aux centaines (des centaines aux dizaines pour le grec). Le moins qu'on puisse dire, c'est que les États-Unis connaissent, comme beaucoup d'autres pays, une crise des études classiques, et tout ce que peut faire l'auteur du Rapport que je viens de résumer, c'est de conclure sur une note d'optimisme obstiné, mais quelque peu gratuit.

IV. — En Colombie

Notre Société compte de fervents adhérents en Colombie. J'ai signalé dans cette *Revue* quelques-uns des travaux du P. A.-M. Navia, disparu

en 1941 (cf. en particulier t. XVII, 1939, p. 430), du professeur J. M. Restrepo Millán (ibid., p. 217) ; notre ami Gonzalez de la Calle, qui a été accueilli à l'Université de Bogota, fut longtemps assidu à nos séances ; aujourd'hui nous arrive de M. J.-M. Rivas Sacconi un imposant ouvrage sur *El latin en Colombia* (Bogota, 1949, 486 pages), qui fait partie des publications de l'Institut Caro y Cuervo (t. III). C'est, en effet, sous l'invocation de ce savant humaniste que se placent aujourd'hui les latinistes colombiens. La tradition du latin est certes ancienne et constante dans ce pays ; on trouvera dans ce volume un remarquable historique de toutes les étapes de cette tradition, depuis ceux que M. Rivas Sacconi appelle les « conquistadores humanistas » (la première école de latin fut inaugurée à Santa-Fé en 1563), à travers le XVII^e^ siècle, où le latin était devenu la langue de culture, enseignée « en latin », et où les ouvrages scientifiques étaient publiés en latin, jusqu'à la décadence des études humanistiques qui marque la fin du XVIII^e^ siècle : altération du latin d'usage, devenu barbare, concurrence de la langue nationale, insuffisance des méthodes et des programmes. Une renaissance des études classiques est liée à la réorganisation de l'enseignement qui accompagne l'établissement du régime républicain, et qui trouve son aboutissement en 1826. Pendant la période même de décadence était apparu celui que l'auteur appelle « un des humanistes les plus éminents que la race espagnole ait produits au cours du XIX^e^ siècle » : Miguel Antonio Caro (mort en 1909). C'est de lui que se réclament tous ceux qui, depuis un demi-siècle, ont remis en honneur les études latines sous tous leurs aspects : ouvrages d'enseignement, études linguistiques et grammaticales, traductions d'auteurs latins, imitations poétiques... Pour ne pas faire de personnalité parmi les vivants, je signalerai seulement la fondation en 1941 de la Revue *Latina fides*, et l'espoir formulé dans le volume inaugural « ut breui tempore latinarum studium litterarum totam per Americam et diuulgetur et crescat ». Il n'est pas douteux qu'un ouvrage comme celui que je viens d'analyser brièvement puisse contribuer à déterminer dans ce sens vocations et activités[1].

J. Marouzeau.

1. Je dois signaler un autre ouvrage de même inspiration, de J. Rodriguez Guerrero : *Estudios literarios*, Pasto, 1947 ; p. 269-279 : *El estudio de los clásicos ;* p. 343-369 : *Los estudios clásicos en Colombia.*